

journée après son commandement, à mettre son nom au bas d'une capitulation si désastreuse pour les armes françaises ; mais le manque de vivres et de munitions et l'impossibilité absolue d'une plus longue défense lui avaient imposé le devoir de faire taire ses sentiments personnels, vu qu'une plus longue effusion de sang ne pouvait rien changer à la situation.

La mise en liberté sur parole des officiers fut accueillie avec une vive reconnaissance comme l'expression de l'intention de Votre Majesté de ne pas porter atteinte aux sentiments d'une armée qui s'était vaillamment battue, au delà de ce qui est commandé nécessairement par nos intérêts politiques et militaires. Le général de Wimpffen a d'ailleurs exprimé ce sentiment dans une lettre où il remercie le général de Moltke des procédés pleins d'égards dont il a usé dans les négociations.

COMTE BISMARCK.

Est-il bien utile de souligner, dans ce rapport de M. de Bismarck les paroles de Napoléon déplorant la guerre et affirmant que l'opinion publique l'avait forcé à la déclarer ? Tout homme de cœur fera, sur ce sujet, les réflexions que suggérerait à M. John Lemoine la lecture de ce document. Ce sont des lignes qu'il faut citer :

« Eh quoi ! — disait l'écrivain, — voilà l'élu de huit ou dix millions de votes populaires ! Voilà dans quelles mains nous étions ! Nous n'aimons pas les injures. Si la chute avait été honorable, nous l'aurions respectée. Mais que celui qui nous a plongés, par un criminel caprice et un monstrueux égoïsme, dans l'abîme où nous nous débattons, vienne nous en rendre responsables, et en rejeter sur nous, non-seulement le châtement, mais la faute, c'est la plus terrible expiation que Némésis puisse infliger à notre trop longue patience et à notre coupable complicité ! Nous ne dirons rien de plus. Que la France lise et qu'elle juge. Mais si jamais on venait à nous parler du retour de pareilles cendres, nous sommes sans inquiétude. »

Ce que Napoléon dit à M. de Bismarck, il le répéta au roi de Prusse : « Cette guerre n'est pas mon œuvre. » Il reculait devant la responsabilité de ce crime désastreux. Le *Times*, qui nous a donné le texte de la conversation de Louis-Napoléon Bonaparte et du roi Guillaume au château de Bellevue, ajouta que l'empereur des Français, après avoir vanté le mérite de l'artillerie prussienne, ajouta : — « C'est le prince Frédéric-Charles qui a décidé du sort de la journée. C'est son armée qui a enlevé notre position. — Je ne comprends pas Votre Majesté, répondit le roi. [C'est l'armée de mon fils qui s'est battue à Sedan. — Et où est donc le prince Frédéric-Charles ? — Devant Metz, avec sept corps d'armée.

Cette ignorance de l'empereur, dont parle le *Times*, était aussi profonde chez quelques généraux qui faisaient en dilettanti cette campagne du Rhin. On voit, après la capitulation, les officiers de l'état-major impérial couper leurs moustaches, se déguiser pour s'échapper, finir par la mascarade un régime de mensonge. Le soir de la bataille de Beaumont, à Mouzon, les Prussiens, se partageaient les épées à poignées de nacre, les épées de gala qu'on avait emportées « pour l'entrée à Berlin. » Quelle débâcle ! Irritante en haut, navrante en bas, car l'armée, dispersée, émietlée, errante à travers les sentiers des Ardennes, les bois de la Belgique, ou entassée à Sedan n'existait plus.

A Sedan, furieux d'être rendus, — vendus, disaient ces pauvres gens fous de douleur ou hébétés, — les soldats s'en prenaient à leurs armes, hurlaient, pillaient, enfonçaient les caisses de biscuit, brisaient leurs fusils, glissaient leurs sabres dans les égouts ou les jetaient dans la Meuse. Des officiers brûlaient leurs drapeaux ou les déchiraient. « On n'apercevait que soldats armés de tournevis qui démontaient la culasse mobile de leurs fusils et en jetaient les débris. Les artilleurs, attelés aux mitrailleuses, en arrachaient à la hâte un boulon, une vis, en brisaient le ressort pour les mettre hors de service. D'autres, fous de rage, silencieusement, enclouaient leurs pièces » (1).

Puis, au dehors, dans le profond des bois, des détonations éclataient, des décharges sourdes, des coups de fusil isolés. C'était quelque soldat qui, à l'affût, voulait résister encore, tuer un Prussien, et finir par un coup de feu. — Les jours suivants, ces

(1) Il y eut, dans ce désordre, des traits superbes, et pour n'en citer qu'un, voici un ordre du jour qui met en lumière un acte à faire connaître :

1<sup>er</sup> juin 1871.

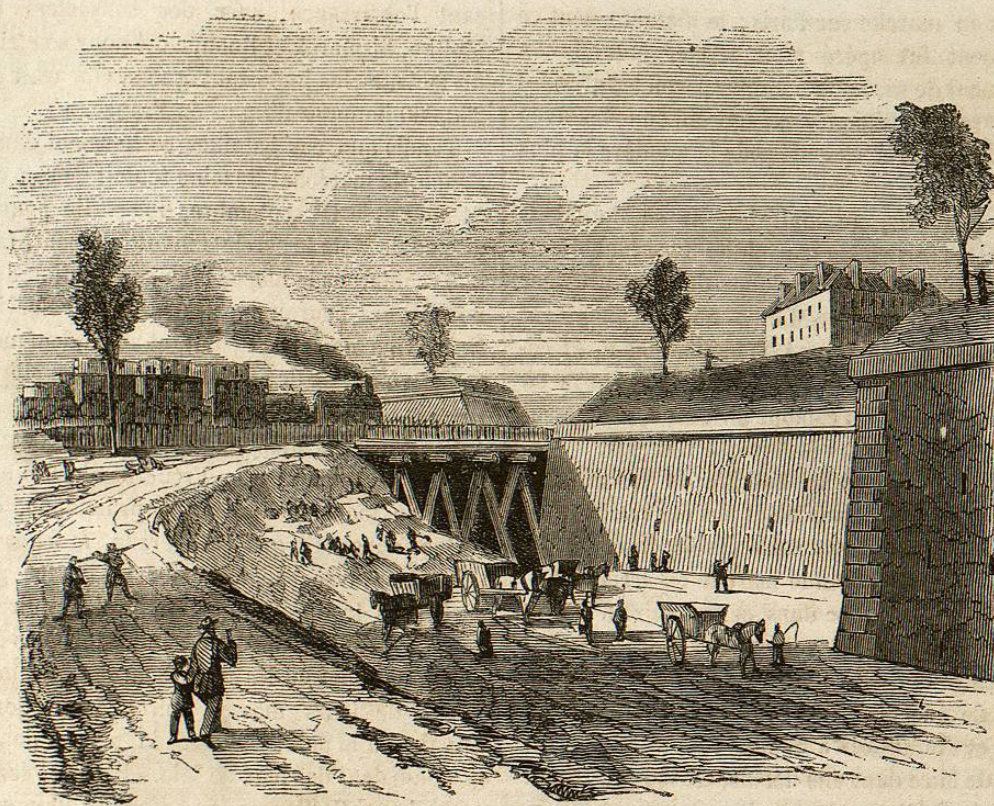
ORDRE.

Le général commandant la 1<sup>re</sup> division de cavalerie de l'armée de Versailles, est heureux de porter à la connaissance des troupes sous ses ordres un trait de dévouement et de probité accompli par l'adjudant Trochet, du 7<sup>e</sup> de chasseurs.

Au moment du désastre de Sedan, ce sous-officier a sauvé, des mains des pillards et des Prussiens, la caisse de son régiment, contenant 12,000 francs en or. Fait prisonnier de guerre, il a su soustraire son dépôt à la rapacité de nos ennemis. Dans ses mauvais jours d'exil et de privation, où les besoins se faisaient si vivement sentir, il a préféré souffrir plutôt que d'entamer le dépôt qui lui était confié. Manquant d'argent pour faire sa route et rentrer dans sa patrie, il a emprunté, mais il a gardé intacte la caisse de son régiment. Honneur à vous, adjudant Trochet, qui avez poussé si haut le sentiment de délicatesse qui, malheureusement, tend à s'affaiblir de nos jours. Votre belle conduite doit servir de modèle et être citée partout. Votre général est heureux de vous adresser publiquement les éloges que vous méritez. Il vous recommandera d'une manière toute particulière au ministre de la guerre, qui saura apprécier votre dévouement à l'honneur.

Le général commandant la 1<sup>re</sup> division de cavalerie,

HALNA DE PRÉTAY.



PARIS PENDANT LA GUERRE : Les fortifications à la jonction du chemin de fer de l'Ouest.

malheureux soldats allaient être entassés dans les îles de la Meuse, gardés par des cavaliers, le pistolet au poing, courant à travers champs et ramenant ceux qui s'égarèrent avec des coups de plat de sabre. Oh ! les humiliations terribles, les souffrances atroces ! Et, avec ces douleurs morales, les souffrances physiques. On ramassait des pommes de terre et on vivait de pain pourri. La Meuse, autour des prisonniers, roulait des cadavres déjà gonflés et hideux de compagnons d'armes ; des cuirassiers passaient au fil de l'eau, un noir turco s'accrochait dans les herbes.

Cette armée qui, en comptant les blessés, s'élevait encore à près de 80,000 hommes, avait été, en réalité, réduite depuis la désastreuse affaire de Beaumont à 65,000 hommes environ qui, dans la journée du 1<sup>er</sup> septembre, avaient bravement combattu contre 240,000 Allemands : chiffre déclaré par M. de Moltke lui-même au général de Wimpffen. Cinq cents bouches à feu avaient fait leurs trouées dans les rangs de nos soldats pendant de longues heures et l'ennemi avait à la fois admiré la ténacité de notre infanterie et la témérité de nos cavaliers. La faute capitale de cette courte et désolante campagne, faute qui perdit l'armée, ce fut de n'avoir pas, dès le soir de Beaumont, battu en retraite sur Mézières. On avait la nuit du 30 au 31, et toute la

journée du 31 pour opérer ce mouvement. Mais une sorte d'aveuglement, je le répète, s'était emparé des chefs et, après avoir perdu le temps à Châlons, gaspillé les heures en chemin, on trouvait encore le moyen de laisser passer l'occasion suprême de sauver ce qui nous restait de soldats.

Au surplus, la condamnation des mouvements opérés à la fin d'août par l'armée de Châlons a été prononcée par l'écrivain de la *Gazette de Cologne*, auquel nous avons déjà emprunté plus d'un jugement. L'arrêt de M. J. de Wickedé sera peut-être l'arrêt de l'histoire, et je tiens à le citer puisqu'il tombe d'une plume ennemie.

« Si Mac-Mahon, — dit M. de Wickedé en parlant du départ de Châlons pour Metz, — si Mac-Mahon voulait exécuter ce plan, la première condition de ce succès était qu'il pût réussir à tromper le général de Moltke sur la direction de sa marche, et à prendre une avance de deux jours sur les troupes allemandes. Or, il n'y parvint pas. Moltke apprit presque aussitôt le changement de route effectué par les Français, et cela grâce surtout à l'excellent usage qu'il faisait de sa nombreuse cavalerie légère. Aussitôt qu'il eut reçu par elle l'avis de la marche de Mac-Mahon, il discerna ses intentions et prit, avec l'admirable rapidité de coup d'œil qui le distingue, les dispositions nécessaires pour le



changement de direction à droite des armées allemandes en marche sur Paris ; la manière dont ce mouvement fut opéré pour rejeter Mac-Mahon dans un cul de sac, doit compter parmi les grandes manœuvres stratégiques qui ont été conçues avec le plus de talent et exécutées de la manière la plus irréprochables.

« Les Français, au contraire, ne se doutaient point de l'ordre et de la rapidité avec laquelle ils étaient suivis et serrés toujours de plus près par leurs adversaires. Mac-Mahon courait au piège, comme s'il eût été frappé d'éblouissement, et cependant cette guerre se faisait dans un pays où tout habitant était un espion, un guide, un messenger assuré d'avance à l'état-major français.

« Deux jours avant la bataille de Sedan, si le quartier général français n'eût pas été vraiment en proie à un aveuglement sans pareil, il aurait pu encore se dérober par une marche en arrière.

« ... Aucun reproche dans cette affaire n'atteint les régiments français comme tels ; presque tous ont combattu héroïquement à Sedan ; quelques régiments de cavalerie se sont littéralement jetés à la mort, et l'infanterie a montré tout ce qu'il était possible de faire dans une défense de villages, aussi habile qu'opiniâtre.

« ... Cette capitulation de Sedan est la plus importante que connaisse l'histoire militaire ; elle est bien plus considérable que celles des Saxons à Koenigstein, du général prussien Fink à Maxen, dans la guerre de Sept Ans, du général autrichien Mack, près d'Ulm en 1805, du général prussien prince de Hohenlohe à Prenslau en 1806, du général français Dupont en 1809, à Baylen (1), et du général hongrois Gergey, en 1849, à Villagos. »

Quant aux soldats, plus d'une fois l'historien allemand revient sur leur courage pour lui rendre un hommage suprême : « L'armée française, dans cette dernière guerre, s'est, jusqu'à Sedan, bien et bravement battue ; en particulier, la vieille infanterie française s'est montrée parfaitement à la hauteur de la meilleure infanterie allemande en courage, en ténacité, en habileté surtout pour utiliser le terrain. Mais le commandement dans son ensemble a été aussi misérable que si c'eût été quelque groupe de chefs kabyles qui eussent commandé les armées de la France, et non une demi-douzaine d'illustres maréchaux avec des centaines de brillants officiers d'état-major de tout grade.

« Aussi le fait que l'Allemagne avait dans le roi

(1) Lorsque Dupont, après Baylen, se présenta devant Napoléon 1<sup>er</sup>, celui-ci le reçut par une injure et un coup de pied. Encore Dupont n'avait-il capitulé qu'avec une division épuisée, tandis que Napoléon III livrait à l'ennemi : un empereur, un maréchal de France, 39 généraux, 230 officiers d'état-major, 2,093 officiers et 81,433 sous-officiers et soldats, sans compter 400 pièces de campagne, 480 pièces de position et 30,000 quintaux de poudre.

de Prusse un général en chef énergique et important l'obéissance, avec des conseillers comme Moltke, Bismarck et Roon, a été pour son triomphe un facteur plus important que si elle avait envoyé 200,000 hommes de plus en France. »

Tandis que ces batailles se livraient dans l'Ardenne, le maréchal Bazaine tentait de son côté, le 31 août et le 1<sup>er</sup> septembre, une sortie pour briser autour de Metz le cercle d'investissement. Lorsque nous conterons le blocus et la capitulation de Metz, nous dirons pourquoi cette sortie sur Servigny et Noisseville ne réussit point, et nous demanderons compte à qui de droit de la retraite inexplicable de l'armée française.

Les dépêches allemandes, venues de Metz, célébraient les victoires de Frédéric-Charles sur Bazaine au moment où l'armée prussienne, devant Sedan, apprenait que l'empereur, le kaiser, était prisonnier avec son armée. La joie fut grande parmi les troupes allemandes qui emplirent de leurs hurrahs les bois des Ardennes où elles étaient campées, couvrant les collines du sombre fourmillement de leurs masses noires. Les Allemands croyaient à la paix, voulaient la paix et dansaient ou allumaient des feux de joie. « Partout, écrit lui-même le roi Guillaume, on entonnait l'hymne patriotique. C'était saisissant ! Tout le monde avait apporté des lumières, en sorte que j'avais l'air de m'avancer au milieu d'une illumination improvisée.

« A onze heures, j'étais rentré et je buvais avec tous ceux qui m'entouraient à la santé de l'armée qui avait atteint un pareil but.

« Comme le matin du 2 je n'avais pas encore reçu de Moltke la nouvelle de la capitulation qui devait se traiter à Donchery, je me transportai, vers huit heures du matin, au champ de bataille. En arrivant, je vis Moltke qui venait à ma rencontre pour me demander mon consentement à la capitulation. Il m'apprit, en même temps, que l'empereur était parti, à cinq heures du matin, de Sedan, et était arrivé à Donchery. Comme l'empereur désirait me parler, je choisis pour lieu de rendez-vous un petit château entouré d'un parc qui se trouvait dans les environs.

« Vers dix heures, je débouchai sur la hauteur de Sedan. A midi, arrivent Moltke et Bismarck, avec le traité de capitulation. A une heure, je me mis en route avec Fritz, escorté par la cavalerie de l'état-major. Je descendis de cheval devant le petit château, et l'empereur vint à ma rencontre. L'entrevue dura un quart d'heure. Nous étions tous les deux très-émus de nous rencontrer en pareille circonstance. Je ne puis exprimer tout ce que j'éprouvais lorsque je pensais que trois ans auparavant j'avais vu l'empereur, qui était alors au faite de sa puissance.

« Après cette entrevue, je visitai toute l'armée

de Sedan, depuis deux heures et demie jusqu'à sept heures et demie.

« Je ne puis te décrire en ce moment ce que j'éprouvais en revoyant mes troupes, et surtout la garde qui avait été décimée. J'étais profondément ému de voir tant de témoignages d'affection et de dévouement.

« GUILLAUME. »

Le roi Guillaume, après son entrevue avec Bonaparte, était monté à cheval, et, suivi de son état-major, il avait parcouru le champ de bataille. Ému de tant de gloire, et se disant, comme il l'écrivait le lendemain à la reine Augusta, que tout cela était un rêve auquel il ne comprenait rien, si ce n'est que Dieu est grand, le conquérant mystique passait, suivi de ses cuirassiers blancs, immobiles et sinistres sur leurs grands chevaux lourds, à travers ce champ plein de morts. On voyait glisser lentement ce redoutable cortège, pareil à une vision du moyen âge sur les crêtes de ces collines, et un soleil blafard, perçant un ciel orageux, faisait étinceler les casques de ce groupe formé par le souverain german et par ses soldats.

Il passait, calme sur son cheval qui, de temps à autre, flairait en chemin un cadavre, il passait, le conquérant, le preneur de peuples, tandis que son « bon frère » de France roulait une cigarette dans le château de Bellevue, — où le gardaient les sentinelles prussiennes. Le roi Guillaume et M. de Bismarck pouvaient être satisfaits. De Bazeilles à Illy, ces collines et ces champs étaient couverts de morts.

Spectacle inoubliable et bien fait pour se graver en traits ineffaçables, rouges comme du sang, dans une mémoire française. Partout des canons démontés, des fusils brisés, des sacs éventrés, des tambours crevés, des tas de cervelle ou de chair humaine lancés sur l'herbe, dans les champs de betterave ou sur les haies des jardins ; des cadavres partout, crispés, immobiles, gardant encore dans la mort l'attitude de la vie et faisant, avec leurs poses bizarres, leurs mains exsangues, leurs visages d'une pâleur jaune, ressembler ce champ de carnage à une campagne peuplée de figures de cire. Ces morts frappés par une balle conservent, en effet, très-souvent, la dernière expression, le dernier geste de leur existence. L'un épaule son fusil, l'autre est à genoux, visant un ennemi, d'autres chargent à la baïonnette, d'autres sont assis au rebord d'un fossé, d'autres se cramponnent à des branches d'arbre et restent debout, les yeux fixes. On les croirait vivants. Ils sont froids et raidis. J'en vis un, un capitaine du 20<sup>e</sup> de ligne, assis au pied d'un arbre, la tête dans ses doigts et tenant encore une lettre froissée dans ses mains crispées. Ce malheureux semblait pleurer. Je lui frappai sur l'épaule. Il ne bougea pas. Il était mort.

Ce que c'est que la guerre, ceux-là peuvent le dire qui ont parcouru cette terre arrosée de sang. Plus d'un, parmi ces morts, était tombé, le sourire aux lèvres, maudissant et bravant le vainqueur, ironique et fier jusque dans le trépas, comme il convient à un guerrier de Gaule. Il semblait que la dernière pensée de ces martyrs eût été la joie du sacrifice et le salut à la patrie. Épais et massifs, les cadavres prussiens étaient tombés à côté, comme des bœufs abattus, mais ces maigres soldats aux pantalons rouges, ces chasseurs à pied, le crâne ras, ces fantassins de la marine, ces vieux zouaves roux ou grisonnants gardaient dans la mort une expression d'ironie altière. Ils étaient plus beaux couchés que debout et les Allemands ne pouvaient s'empêcher de regarder avec une admiration muette ces héros sacrifiés et tombés dans une attitude sculpturale.

En revanche, il y avait des blessures horribles. La tuerie s'étalait dans toute sa hideur. C'était, en plus d'un endroit, quelque chose qui ressemblait à un étal de boucher. Des visages broyés par un éclat d'obus laissaient, la mâchoire inférieure emportée, apercevoir l'intérieur du crâne ; des ventres ouverts laissaient échapper leurs entrailles ; les balles avaient fracassé des fronts d'où sortaient, gros comme le poing, des fragments de cervelle ; on voyait des poitrines labourées, disséquées en quelque sorte par l'obus ; les côtes étaient à nu et perçaient les lambeaux de tuniques. Oh ! les horreurs sinistres de la bataille ! Voilà la guerre et c'est à de semblables œuvres, à des effroyables boucheries que des êtres humains lancent leurs pareils d'un cœur léger ! Que tout ce sang retombe sur leur tête ! Et que n'ont-ils devant les yeux éternellement la vue terrible de ces milliers de morts sur lesquels s'abattaient les mouches tandis que, dans ce soir de septembre, les grillons chantaient à côté et que des papillons voletaient au-dessus de ces cadavres.

Au loin, on apercevait, çà et là, des colonnes de fumée noire. C'était l'incendie qui dévorait des fermes, des granges, des villages. Bazeilles, coupable d'avoir vu la résistance héroïque de l'infanterie de marine, était incendiée par les Bavares le lendemain de la bataille. Le général Von der Tann a depuis affirmé dans une lettre qu'on trouvera plus loin que ses obus seuls ont mis le feu à la petite ville. Mais les témoignages de M. de Fitz-James et de plusieurs autres démentent son assertion. Des femmes, des enfants, furent fusillés par les Bavares : détail épouvantable, des habitants de Bazeilles furent brûlés vifs. M. de Fitz-James déclare que ce village incendié sentait la chair humaine consumée. Et tandis qu'on enterrait les morts, les musiques allemandes, insultant à ce deuil, jouaient des airs de Wagner ou la *Marseillaise* et, qui pis est, par un choix injurieux et niais, les *Pompiers de Nanterre*